

*De:* **Emmanuel Lagarrigue** <emmanuel.h.bessette@gmail.com>

*À:* **Mara Hoberman** <mara.h.bessette@gmail.com>

*Date:* 7 décembre 2015 à 23:38

*Objet:* **Et voilà !**

Bonjour Mara,

Voilà ça y est, ce projet sur Hélène Bessette est lancé.

Je suis ravi de le partager avec toi.

Confirme-moi juste que tout est bon de ton côté et nous pourrons commencer.

En attendant je te joins l'image la plus connue d'elle...

À très vite !

Bises,

Emmanuel



/

*De:* **Mara Hoberman** <mara.h.bessette@gmail.com>

*À:* **Emmanuel Lagarrigue** <emmanuel.h.bessette@gmail.com>

*Date:* 11 décembre 2015 à 13:29

*Objet:* **Re: Et voilà !**

It's working! What a strange portrait; very mysterious, but also kind of silly. I wonder what she's looking at... Did she use this image on her book flaps, do you know?

De: **Emmanuel Lagarrigue** <emmanuel.h.bessette@gmail.com>

À: **Mara Hoberman** <mara.h.bessette@gmail.com>

Date: 12 décembre 2015 à 15:01

Objet: **Re: Et voilà !**

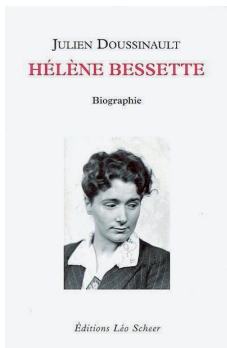
Great!

Oui un beau portrait. J'aime bien le mélange de mélancolie et le début de sourire, presque un peu narquois...

Elle a publié tous ses livres chez Gallimard, principalement dans la collection « Blanche », la collection prestigieuse, et il n'y a jamais de photo des auteurs dans cette collection (il y en avait de toute façon très peu dans les années 50 et 60, l'obsession de l'image n'a touché le milieu littéraire que bien plus tard).



Par contre c'est cette photo qui a été utilisée par Laure Limongi quand elle a réédité certains des livres de HB dans sa collection chez Léo Scheer (elle est en couverture du *Bonheur de la nuit*, le premier livre que j'ai lu d'elle, et le premier à partir duquel j'ai travaillé – c'est la série des grandes poutres en chêne), et c'est aussi celle qui figure en couverture de la seule biographie qui existe de HB, celle de Julien Doussinault.



C'est amusant cette biographie, cela explique bien ce que je te disais dans mon autre mail sur cette manière que j'ai de travailler avec des auteurs : cela fait des années que HB m'accompagne et que je reviens toujours à elle, et pourtant jusque-là je n'ai pas eu l'envie de lire sa seule biographie. Je crois que j'ai eu besoin de me laisser une liberté dans la perception et la compréhension que j'ai d'elle, comme souvent ; de ne pas me faire enfermer par trop d'informations factuelles. Mais je crois que pour ce projet que nous commençons, où je vais chercher à (m')expliquer HB et mon rapport à elle, il faudra que je la lise. Mais je ne vais pas commencer par ça ;-)

/

*De:* **Emmanuel Lagarrigue** <emmanuel.h.bessette@gmail.com>

*À:* **Mara Hoberman** <mara.h.bessette@gmail.com>

*Date:* 8 décembre 2015 à 15:40

*Objet:* **des origines**

Pour commencer il va falloir que j'essaie de mettre à jour de nombreuses choses : les origines de mon intérêt pour HB, ma rencontre avec son écriture puis avec elle, son histoire, l'envie de partage que j'ai eu très tôt concernant son travail...

J'ai décidé de mener ceci comme une enquête. Car même si cela fait des années que je travaille « avec » HB, je n'ai jusque-là pas encore travaillé « sur » elle. Je veux dire que comme souvent lorsque je m'intéresse de près à un auteur je travaille dans un rapport assez libre à cet auteur, n'ayant pas peur des zones de flou, des indistinctions voire des imprécisions. Mon travail n'est pas celui d'un chercheur, d'un historien ou d'un critique. Il est avant tout un rapport libre que j'entretiens avec un personnage : je dis bien un personnage et non une personne, car il s'agit d'une construction que je me fais de cet auteur, mêlant écrits, éléments biographiques épars, réels ou mythiques, avis, critiques et échos, rumeurs...

À travers notre correspondance je veux essayer de clarifier mon rapport à HB et tenter de faire émerger un portrait d'elle, très subjectif bien sûr mais construit dans la mesure de mes capacités, et qui sera teinté, ou filtré, par toi en tant que destinataire, particulière et universelle à la fois.

/

*De:* **Mara Hoberman** <mara.h.bessette@gmail.com>  
*À:* **Emmanuel Lagarrigue** <emmanuel.h.bessette@gmail.com>  
*Date:* 11 décembre 2015 à 13:46  
*Objet:* **Re: des origines**

It will be very interesting to have an interlocutor in your particular position introduce me to HB. At this point I “know” HB only through your artwork. I have never read her texts and I know very little about her as a writer. Any point reference I have is based on your impressions and visualizations. As you delve deeper into HB—her personality, biography, and career—you will no doubt find new meaning and relevance in texts with which you are already so familiar. I look forward to seeing her—the writer, the woman—come into focus through your eyes. I wonder how your research might change how you think about your own work, past and future.

/

*De:* **Emmanuel Lagarrigue** <emmanuel.h.bessette@gmail.com>  
*À:* **Mara Hoberman** <mara.h.bessette@gmail.com>  
*Date:* 13 décembre 2015 à 17:19  
*Objet:* **Re: des origines**

Alors commençons par poser les bases les plus simples et factuelles : née en 1918, elle a publié treize romans chez Gallimard entre 1953 et 1973, et est morte en 2000 dans l'indifférence la plus générale.

Parmi les quelques histoires qui existent sur elle, celle-là déjà : elle est née « obscurément », à Levallois. À la question du pourquoi « obscurément », elle répond : « Parce que ce terme me plaît, et que les détails ne regardent personne ». Il y a tant d'elle dans cette réponse, dans ce simple adjectif. L'attitude, cinglante ; l'affirmation, directe ; la volonté et la liberté de conserver privé ce qu'elle désire de ses pensées et de sa vie, alors même que son travail d'écrivain a toujours consisté en une mise à nu qui aujourd'hui la place comme précurseur des pratiques liées à l'autofiction.

De mon côté j'ai découvert son écriture dans des circonstances particulières : oralement, et par fragments. C'était lors des répétitions et des représentations du spectacle *Je m'occupe de vous personnellement* d'Yves-Noël Genod au Théâtre du Rond-Point. Oralement, puisque c'est Valérie Dréville qui disait des textes de Bessette ; et par fragments, puisqu'à l'image du travail d'Yves-Noël Genod ce spectacle n'avait pas de forme stable et évoluait de jour en

jour. C'était particulièrement le cas cette fois-ci, puisque Valérie Dréville avait plusieurs livres de Bessette à sa disposition et qu'elle choisissait à chaque représentation les passages qu'elle souhaitait lire (je suis sûr qu'il y avait *Si* et *Suite suisse*, je ne sais plus s'il y en avait d'autres). Il ne pouvait pas y avoir approche plus idéale pour moi : tu sais à quel point la voix a une importance majeure dans mon travail (et forcément, celle de Valérie Dréville est incroyablement forte), et la question du fragment, qui est centrale chez Bessette, l'est aussi pour moi.

Je te mets en lien un teaser-souvenir (!) de ce qu'a été le spectacle :

<https://vimeo.com/43475781>



/

De: **Emmanuel Lagarrigue** <emmanuel.h.bessette@gmail.com>

À: **Mara Hoberman** <mara.h.bessette@gmail.com>

Date: 15 décembre 2015 à 00:21

Objet: **Re: des origines**

C'est étrange, je ne sais pas si tu te souviens mais la dernière fois que je t'ai parlé d'elle j'avais insisté sur l'importance de l'absence chez elle, et à quel point j'y étais sensible. Il y a tellement de formes de l'absence dans ses livres : *Ida* dans *Ida ou le Délire* bien sûr, où le personnage principal est déjà mort à la première ligne ; *N'avez-vous pas froid* aussi, où Dora ne peut là encore qu'être imaginée par le lecteur puisqu'il s'agit d'un roman épistolaire dans lequel un mari tente de se séparer de sa femme, mais le livre ne présente que les lettres du mari. Dans sa seule pièce de théâtre publiée, *Le Divorce interrompu*, le mari, qui refuse le divorce, le rendra impossible en disparaissant sans laisser de traces : la femme, ne pouvant prouver sa mort, ne peut divorcer de lui ni refaire sa vie (quelle subtile perversion que d'imposer sa puissance par sa propre disparition !).

De: **Emmanuel Lagarrigue** <emmanuel.h.bessette@gmail.com>

À: **Mara Hoberman** <mara.h.bessette@gmail.com>

Date: 15 décembre 2015 à 00:35

Objet: **Re: des origines**

Ce qui est drôle avec cette histoire de l'absence, c'est bien sûr aussi son absence, longtemps, de l'histoire de la littérature française, et c'est que c'est une absence qui la poursuit très loin : dans les rééditions de ses livres il y a quelques années il y a une couverture incroyable, c'est celle de *Suite suisse*. Je te mets l'image du livre. Tu ne remarques rien ? Il manque... son nom ! C'est incroyable quand même, non ? J'ai beau chercher dans ma mémoire et dans ma bibliothèque je ne trouve aucun roman dont le nom de l'auteur ne soit pas sur la couverture. Je ne sais pas si c'est volontaire mais en tout cas c'est exemplaire !



/

De: **Mara Hoberman** <mara.h.bessette@gmail.com>

À: **Emmanuel Lagarrigue** <emmanuel.h.bessette@gmail.com>

Date: 15 décembre 2015 à 20:52

Objet: **Re: des origines**

Yes, I see how this introduction to HB was, for you, a kind of perfect storm to make you fall in love. Her words are strong and exact, but taken at random by the actress their meaning shifts, becoming mutable and fluid. Language becomes abstract. In the play Valérie Dréville performs an exercise similar to how you create your artworks, but you go even further of course—excerpting a phrase, translating it into Braille or Morse code, for example, and then translating that translation into a sculpture.

Is the phrase in the teaser “Il me manque de chaque côté de la bouche, cette ride en arc de circle” a quote from HB? It reminds me of the portrait you sent. There’s something so curious about her smile; something is missing. What is the context for that quote, is HB describing herself?

/

*De:* **Mara Hoberman** <mara.h.bessette@gmail.com>  
*À:* **Emmanuel Lagarrigue** <emmanuel.h.bessette@gmail.com>  
*Date:* 15 décembre 2015 à 21:11  
*Objet:* **Re: des origines**

Wow, *Le Divorce interrompu* could almost be an episode of *The Twilight Zone*—what scary and strange situation. Absence in this case seems like a feminist commentary, no? Even a nonexistent man can control a woman and “keep” her from living her own life. I am reminded of an American short story, *The Yellow Wallpaper*, by Charlotte Perkins Gilman (1892). Feminist theorists discuss this text in terms of how women were diagnosed as hysterical by an androcentric medical system and confined to a cult of domesticity. Except in this story, it’s the protagonist, a woman, who slowly disappears... eventually locking herself away from her husband and reality.

/

*De:* **Emmanuel Lagarrigue** <emmanuel.h.bessette@gmail.com>  
*À:* **Mara Hoberman** <mara.h.bessette@gmail.com>  
*Date:* 17 décembre 2015 à 01:28  
*Objet:* **Re: des origines**

Oui tu as raison c’est exactement ça, ses mots avaient une liberté folle quand je les ai rencontrés dans la bouche de Valérie Dréville, et c’est sans doute cette liberté que j’ai voulu prolonger, ne surtout pas restreindre ou contraindre ces mots et cette pensée mais au contraire leur donner toujours plus de liberté, la liberté de se rendre dans des domaines qu’ils n’avaient pas encore explorés, la construction, la sculpture. J’ai aimé la manière dont ils peuvent former un texte sans cesse différent, leur malléabilité, mais sans perdre leur force, sans diluer leur propos. Il y a une vraie prouesse dans les textes de Bessette, comme si chaque fragment contenait déjà tout le texte, et en même temps chacun réussit à être toujours différent des autres fragments.

La phrase « Il me manque de chaque côté de la bouche cette ride en arc de cercle » est sûrement d'elle, je vais la chercher pour te dire à qui elle est censée faire référence. A priori elle provient d'un des deux livres utilisés dans le spectacle...

Ce que je trouve très étrange dans cette photo, à propos de son sourire, c'est qu'en fait on ne sait pas si c'est un sourire. Je me suis rendu compte qu'on se dit qu'elle sourit mais en fait rien n'est moins sûr. Il y a une disjonction dans son visage : les yeux sont très calmes, comme tout le haut du visage, pas du tout les traits d'une personne qui sourirait. Et la bouche est très étrange elle aussi : si on la regarde toute seule elle est (légèrement) souriante, mais prise dans l'ensemble du visage elle serait plutôt dubitative. Là encore c'est quelque chose qui me touche, cette espèce d'indécidabilité, j'aime beaucoup ces états ou ces situations où les choses se donnent sans être immédiatement compréhensibles, où il est demandé aux gens de s'impliquer dans la réception et la compréhension de quelque chose, un geste (dansé ou performé), une situation, une installation...

Oui c'est vrai que *Le Divorce interrompu* pourrait être transposé dans l'univers de la science-fiction ! Ça pourrait être assez drôle... Mais bien sûr c'est une position totalement féministe que HB défend dans la pièce. L'héroïne a été mariée très jeune, d'un mariage arrangé, à un homme beaucoup plus vieux. Lorsqu'elle tombe amoureuse d'un autre homme il ne le supportera pas et plutôt que la laisser vivre enfin sa vie il réussira à l'en empêcher par sa disparition, qui rend le divorce impossible. Au final cette situation ruinerait la relation de la femme avec son nouvel amour qui, ne pouvant l'épouser, deviendrait mauvais comme le premier mari (et comme tous les hommes) : alcoolique et cherchant les faveurs de femmes plus jeunes (la propre fille de l'héroïne). La pièce finit par le suicide de la femme, se jetant sous un train... au moment où l'on apprend la découverte du corps du mari. Tu le vois, le tableau est très chargé. Et le texte date de 1967.

Enfin pour la couverture de *Suite suisse* je ne sais pas du tout si c'est intentionnel, ce n'est pas la couverture de l'édition originale bien sûr (c'était celle de la collection « Blanche » de Gallimard à l'époque) mais celle de la réédition chez Léo Scheer. C'est très étrange parce que sur le Net certaines images de la couverture ont le nom de l'auteur, d'autres pas. Mon exemplaire n'a pas le nom de l'auteur, comme celle montrée sur le site de l'éditeur. Et c'est un comble, sur le site de Gallimard, l'image de la couverture originale est manquante ! Décidément.....



**De:** Mara Hoberman <mara.h.bessette@gmail.com>  
**À:** Emmanuel Lagarrigue <emmanuel.h.bessette@gmail.com>  
**Date:** 3 janvier 2016 à 14:25  
**Objet:** Re: des origines

Hello again! I reappear after the holidays to continue our discussion! Have you been reading more about HB over the break? I've been thinking about *Le Divorce interrompu...* Was it ever performed? Was it well received? Was it her only play? It certainly fits right in with the zeitgeist of the moment, published just a year before the demonstrations and strikes in May 1968, which among many other causes, helped solidify a French feminist movement.

/

**De:** Emmanuel Lagarrigue <emmanuel.h.bessette@gmail.com>  
**À:** Mara Hoberman <mara.h.bessette@gmail.com>  
**Date:** 4 janvier 2016 à 15:26  
**Objet:** Re: des origines

re-bonjour !

Oui bien sûr j'ai continué avec HB pendant les fêtes ;-)

J'ai d'ailleurs retrouvé la citation entendue dans l'extrait d'Yves-Noël Genod. C'est issu de *Si*. Elle dit exactement : « Toutefois il me manque de chaque côté de la bouche cette ride en arc de cercle qui promet certaines satisfactions (aux amateurs d'art). » C'est très drôle parce qu'en fait c'est un passage où elle fustige la réduction de la femme aux seuls critères (modernes) de la beauté, en parlant des cover-girls, et tout le livre est sur la question du suicide, sur tout ce qui peut amener une femme de cette époque à envisager le suicide comme seule issue possible. Dans la phrase il y a bien sûr une connotation très sexuelle, confirmée par les lignes suivantes :

« — Ce n'est pas complet, constate le Marchand.

— Je peux l'ajouter au crayon, dis-je.

Afin d'être tout à fait belle.

Pour m'endormir à jamais.

Cover-girl. »

Là il y a tout Bessette : la simplicité extrême de l'écriture, froide et (faussement) simplement déclarative, qui est en fait une écriture excessivement dynamique, rythmée au scalpel. Il y a aussi le lien entre la beauté et la mort, qui bien sûr a attiré Genod, mais sur un registre bien

particulier : la beauté n'est pas seulement liée à la mort parce qu'elle y est vouée, elle l'instaure ou la réclame dès l'instant où son insistance est acceptée, admise et même édictée individuellement et socialement. Le trait d'humour est bien sûr dans la parenthèse : « (aux amateurs d'art). » S'il permet à Bessette d'atténuer un peu le côté très cru de sa phrase, en réalité il ouvre aussi à de très complexes perspectives : et si l'art lui-même – et pas uniquement la société (moderne) –, en tout cas l'art qui vise à la beauté, n'était pas aussi responsable de cet état d'oppression que vivent les femmes ? Parce que l'art est lui aussi tellement phallocrate, dans sa production et dans son histoire, qu'il ne saurait être absout sans examen critique...

Pour la pièce de théâtre, c'est la seule qui ait été publiée, et je ne sais pas s'il y en a d'autres (inédites donc) dans ses archives. Je ne connais pas non plus de représentations qui en aient été données, mais peut-être que la lecture de la biographie de HB m'en apprendra davantage. Pareil pour la réception critique, je ne sais pas du tout, là encore peut-être dans la biographie... il va bientôt falloir que je me mette à la lire...

Mais tu as tout à fait raison sur le lien avec l'esprit de l'époque, Mai 68. Ce qui est incroyable c'est qu'elle travaillait tellement fort sur ces questions, et qu'après 1968 elle ne publiera plus qu'un seul et dernier livre. C'est *Ida ou le Délire*, qui est presque son testament, et dont le personnage principal, Ida, est morte dès la première page. Ida, une femme de ménage comme HB l'a été aussi, et dont on ne sait si elle s'est suicidée ou si c'est la société qui l'a tuée...

/

*De:* **Mara Hoberman** <mara.h.bessette@gmail.com>

*À:* **Emmanuel Lagarrigue** <emmanuel.h.bessette@gmail.com>

*Date:* 4 janvier 2016 à 21:42

*Objet:* **Re: des origines**

In English, the lines or wrinkles on either side of the mouth (most visible when a person smiles) are sometimes described as "parentheses." Is this true in French as well? In any case, with this in my mind, when I now read the quote from *Si*, I can't help but see the parenthetical phrase as a kind of smirk: a smile where there isn't—or almost isn't—one. As you've pointed out the humor in this excerpt is found in between the parentheses. Would you say this is typical of HB? Does she use parentheses often? It would be interesting to look

closer at what she writes between her (missing) smile lines... The information inside the parenthesis is obviously vital to the content and tone of her writing, but it is also separated out, kept apart and easily extracted (almost as if it is hiding in plain sight). For you, I imagine visualizing a text based only on HB's parenthetical phrases.

/

**De:** Emmanuel Lagarrigue <emmanuel.h.bessette@gmail.com>

**À:** Mara Hoberman <mara.h.bessette@gmail.com>

**Date:** 7 janvier 2016 à 01:14

**Objet:** Re: des origines

Wow, so many things in your last mail!

Je ne crois pas que l'on utilise le mot *parenthèses* pour ces lignes des deux côtés de la bouche en français. Je ne la connaissais pas en anglais non plus, mais je trouve que l'expression est très jolie, et très riche d'interprétations possibles (est-ce la bouche — le sourire — qui est mise entre parenthèses du visage ? la parole ? la parenthèse est-elle là pour extraire ou au contraire pour mettre en avant puisqu'elle autonomise ?). J'aime bien aussi ta vision de ce sourire : a «smirk», où comme par hasard on retrouve le motif de l'absence, encore et toujours : un sourire sans sourire ! Et ce sourire narquois, ou légèrement satisfait, est un peu celui dont on parlait au début, à propos de cette photo d'elle que je t'avais envoyée, tu ne trouves pas ?

Dans l'ensemble elle n'abuse pas des parenthèses. Dans son écriture, la plupart du temps, elles fonctionnent comme un commentaire plus que comme un complément. C'est souvent le lieu d'une intervention très directe de l'auteur/du narrateur (la différence est souvent difficile à faire), où elle met le lecteur à distance du récit, comme pour rappeler sa place à chacun des participants — auteur, lecteur et personnages.

Par exemple :

« Nous qui pensons beaucoup  
(tant - trop) »

« On ne pouvait rien tirer d'elle. (Défaut.) »

« C'est impossible. (je dis bien : c'est impossible) »

« Procédons par bruits. Bruitages.

Prenant le thé (ou ce qu'il vous plaira). Nous causerons »

Du coup oui je suis d'accord avec toi, c'est un peu comme se cacher en plein soleil puisque dans cet endroit habituellement en retrait (du texte) elle prend la parole de manière excessivement directe, manifeste et explicite. Je penserai à ton idée, mais il y a une parenthèse « mise en forme » que je te donne et qui est très forte, c'est dans *Si* mais cette phrase est présente dans plusieurs livres, comme un leitmotiv :

( H U R L E R D E P E U R )

/

**De:** Emmanuel Lagarrigue <emmanuel.h.bessette@gmail.com>

**À:** Mara Hoberman <mara.h.bessette@gmail.com>

**Date:** 9 janvier 2016 à 00:05

**Objet:** Re: des origines

Je viens de finir de lire *The Yellow Wallpaper* (je l'avais commandé quand tu en as parlé) : c'est très impressionnant !

Je n'ai pas encore beaucoup de recul sur le livre mais à la première lecture j'aime beaucoup, et je comprends l'importance qu'il peut avoir eu dans l'histoire des luttes et définitions féministes américaines. Ce qui le rend particulièrement riche est que ce n'est pas seulement un livre juste sur ce qu'une femme peut être (en 1892 !) mais aussi un texte très fort sur la dépression, et sur l'hystérie. La manière dont tous les éléments sont imbriqués et interdépendants est particulièrement marquante, parce qu'elle fait bien sentir à quel point tous ces éléments se renforcent les uns les autres. C'est là que je trouve le lien le plus évident avec Bessette : la question féminine (mais sans doute toutes les questions d'assujettissement) n'a pas seulement à voir avec la qualité de la personne considérée (femme, noir, immigré, etc.) mais avec tout un dispositif (social, familial, administratif, judiciaire, médical, etc.). Il s'agit de mettre à jour tout un ensemble de facteurs de domination, et ce n'est pas pour rien qu'elle est désormais présentée comme féministe et socialiste !

Je découvre que son texte a été adapté au théâtre (je te joins un article du *Monde* à ce sujet) mais je crois que la compréhension du texte est un

peu simpliste (ou alors c'est la journaliste qui en a eu une compréhension simplifiée).

PS — ce qui est vraiment très fort dans le texte est de faire parfaitement sentir ce glissement continu entre un léger état de trouble, un épisode dépressif et une crise hystérique, et comment il est presque impossible de marquer une limite entre tous ces états, comment ils peuvent faire partie d'un même processus. Et ce qui est effrayant est que dans ce cas ils se définissent les uns les autres, ne laissant pas à la personne le moyen d'exister hors d'eux.

À nouveau :

( H U R L E R D E P E U R )

## Le désespoir d'une femme, emmurée dans du papier peint

LE MONDE | 23.09.2013 à 11h41 • Mis à jour le 23.09.2013 à 11h48 | Par Brigitte Salino



/

*De:* **Emmanuel Lagarrigue** <emmanuel.h.bessette@gmail.com>

*À:* **Mara Hoberman** <mara.h.bessette@gmail.com>

*Date:* 9 janvier 2016 à 00:20

*Objet:* **Re: des origines**

Décidément cette adaptation du texte de Gilman en pièce de théâtre est très gênante : elle invente un « avant » totalement inexistant (l'arrivée joyeuse dans la maison) mais surtout en décrétant que la femme souffre d'une dépression post-partum elle réalise ce contre quoi le texte essaie de lutter : rabattre l'état de cette femme à un mal typiquement féminin, lié à sa condition de femme, mère, *parturiente*.

/

*De:* **Mara Hoberman** <mara.h.bessette@gmail.com>  
*À:* **Emmanuel Lagarrigue** <emmanuel.h.bessette@gmail.com>  
*Date:* 12 janvier 2016 à 15:22  
*Objet:* **Re: des origines**

Oh, that's so wrong! This interpretation succeeds only in confirming precisely what Gilman identifies as a trap for women—bogus medical excuses for feeling displaced by society. Terrible. And this by a female director in 2013 no less! I found an article about the director, Katie Mitchell, in *The Guardian* that describes her as having "always aspired to the German ideal of *Regietheater*, which prioritizes the director's interpretation over the writer's intention." Well there you go.

But it's the suicide at the end of this version, which is not in the original text, that really bothers me. *The Yellow Wallpaper*, like HB's *Le Divorce interrompu* is semi autobiographical. Gilman did commit suicide, but not until she had raised her daughter (on her own), and was dying of cancer at age 75. In her 1935 suicide note she wrote, "I chose chloroform over cancer." That sounds pretty sane to me.

Returning to HB, do you feel that she has been fairly interpreted (in the limited analysis that has been published)? Does (or did) she have any female champions, critics or academics? There seem to be many suggestions out there that her work was ahead of its time. She herself apparently said "avec lucidité 'Je serai connue trente ou cinquante ans après ma mort'." Seeing as she died in 2000, that still gives us some time, at least according to her accounting. When do you think her time will come and under what circumstances?

/

*De:* **Emmanuel Lagarrigue** <emmanuel.h.bessette@gmail.com>  
*À:* **Mara Hoberman** <mara.h.bessette@gmail.com>  
*Date:* 2 février 2016 à 21:50  
*Objet:* **Re: des origines**

Oui l'interprétation que propose cette mise en scène est vraiment catastrophique. Sur la question du suicide c'est affreux, parce qu'en faisant se suicider le personnage de cette manière (tôt) elle accentue encore plus le lien avec la maladie, et donc avec une « responsabilité » féminine : le choix du suicide n'est pas un choix humain, réfléchi, face à une mort imminente,

mais un choix « féminin » face à une maladie (dépression) « féminine »... elle fait un portrait tellement ancien et caricatural de la femme, obligatoirement mère, hystérique, déprimée et donc suicidaire... Comme tu le dis, venant de la part d'une femme en 2013 c'est terrible...

Sur la réception du travail de Bessette c'est assez étrange. Elle a été soutenue à ses débuts par de grands auteurs (Marguerite Duras, Raymond Queneau, etc.), puis presque totalement oubliée pendant trente ans, lue seulement par quelques personnes. Depuis la réédition de certains de ses livres il y a un vrai travail de redécouverte qui est mené, presque chaque volume publié étant accompagné de préface ou postface, principalement d'écrivains (Maylis de Kerangal, Claro, etc.). Mais si son écriture est (un peu) plus visible, je ne crois pas qu'elle ait encore trouvé une place dans l'histoire sociopolitique. C'est peut-être aussi de là que sont venues ses difficultés : être si moderne à la fois formellement et dans le contenu sociopolitique, cela faisait peut-être trop pour la (bonne) société des années 60...

/

*De:* **Emmanuel Lagarrigue** <emmanuel.h.bessette@gmail.com>

*À:* **Mara Hoberman** <mara.h.bessette@gmail.com>

*Date:* 2 février 2016 à 22:49

*Objet:* **Re: des origines**

Cela fait maintenant un moment que je ne t'ai pas écrit (ma précédente réponse était involontairement restée en brouillon depuis longtemps). Ce n'est pas un hasard en fait. Je suis passé par plein de sentiments différents ces derniers temps à propos de HB. C'est étrange, c'est un peu ce que je craignais sans vraiment savoir comment ni pourquoi. J'ai commencé à lire des extraits de sa biographie ; je suis passé à Marseille où j'ai trouvé un vieux numéro d'une revue de poésie qui lui était consacré ; j'ai aussi trouvé un numéro d'une autre revue, récent celui-là, qui lui est partiellement consacré. Et je dois dire que tous ces éléments ont eu tendance à m'éloigner d'elle. C'est étrange mais je crois que si je n'avais jusque-là pas cherché à creuser davantage cet aspect (elle, sa vie, sa réputation, etc.), c'est que je savais que ce sont des éléments qui ne m'intéressent pas tant que ça, qui peuvent même me mettre dans un mauvais rapport avec elle. Heureusement j'ai assez vite recommencé à la lire plutôt qu'à lire sur elle, mais toute cette dimension – presque mythologique – me met mal à l'aise. La plupart du temps je n'aime pas trop les textes qui lui sont consacrés dans cette optique, parce qu'ils le sont pour

des raisons que je ne comprends pas – ou trop – et que je ne les trouve pas attentifs à son travail.

« Quelque chose d'invisible n'en peut plus.  
(Jusqu'à n'en vouloir plus.) »

/

*De:* **Emmanuel Lagarrigue** <emmanuel.h.bessette@gmail.com>

*À:* **Mara Hoberman** <mara.h.bessette@gmail.com>

*Date:* 7 février 2016 à 19:51

*Objet:* **Re: des origines**

Voilà, j'ai trouvé le titre. Et du coup j'ai écrit ce petit texte dans la foulée, sur le pourquoi de ce titre. Je te le livre tel quel.

Comment une phrase, quelques mots, peuvent-ils soudain être aussi justes, aussi proches de ce que l'on ressent, de ce que l'on voulait exprimer ?  
« Quelque chose d'invisible n'en peut plus ». Et voilà que l'on sent (que l'on sait) que quelque chose de définitif a été dit, que ce que l'on n'arrivait pas à exprimer est résumé dans ces quelques lettres que l'on aurait tant voulu être capable d'associer ensemble, comme une évidence de ce que l'on ressent au plus profond de soi, comme l'état de soi qui coïnciderait avec l'état du monde, la possibilité de s'accorder un peu plus justement à soi, à chacun, comme ce manque qui fonde toutes les tentatives que l'on peut élaborer pour s'extraire de soi. « Quelque chose d'invisible n'en peut plus » et c'est moi bien sûr qui n'en peux plus, ou c'est toi, quelque chose entre nous qui glissait tout à coup n'en peut plus, et ce n'est pas moi bien sûr, ce n'est pas toi non plus qui n'en peux plus, nous sommes juste là dans un moment qui ne nous permet plus rien, nous sommes à l'arrêt dans ce moment qui se refuse à nous et qui surtout nous refuse tout accès, nous ne sommes rien d'autre que nous et nous le vivons mal, parce qu'il n'est pas possible de vivre autrement que mal le fait que nous ne puissions rien être d'autre que nous-mêmes.

/

*De:* **Mara Hoberman** <mara.h.bessette@gmail.com>

*À:* **Emmanuel Lagarrigue** <emmanuel.h.bessette@gmail.com>

*Date:* 8 février 2016 à 10:21

*Objet:* **Re: des origines**



It's really interesting that the more you learn about her, the more you are put off. But I think that is probably true about a lot of writers and artists. We don't have to like or be interested in the person in order to appreciate the work. There's often too much emphasis on biography as a means of interpretation. Sometimes, of course, it's very relevant, but in many cases the creative soul is like a separate entity, which can be understood and appreciated in isolation. HB seems, perhaps, to cultivate this. So silent and dismissive of her own biography, it's as if she's telling readers to forget about her and just read the texts: as you have!

/

*De:* **Emmanuel Lagarrigue** <emmanuel.h.bessette@gmail.com>

*À:* **Mara Hoberman** <mara.h.bessette@gmail.com>

*Date:* 8 février 2016 à 14:27

*Objet:* **Re: des origines**

C'est une question que l'on se pose toujours, le lien entre la personne et le travail. C'est intéressant dans le cas de Bessette parce que ses textes partent souvent et beaucoup de sa vie (autofiction avant l'heure ou simplement parole unique d'une personne tellement singulière ?). Et peut-être que justement comme ils sont déjà très nourris de sa vie je n'ai pas envie d'en savoir *encore plus* sur elle, sur sa biographie. Ce qu'elle a jugé important dans son histoire, elle en a fait son œuvre, et c'est de ça que j'ai envie de me nourrir et de parler.

/

*De:* **Emmanuel Lagarrigue** <emmanuel.h.bessette@gmail.com>

*À:* **Mara Hoberman** <mara.h.bessette@gmail.com>

*Date:* 8 février 2016 à 15:24

*Objet:* **Re: des origines**

Ce qui m'accroche peut-être le plus chez Bessette c'est de voir comment elle est en prise avec la difficulté à nommer les choses (et les gens). Chez elle il y a une vraie difficulté de l'usage du langage, dans le sens où le langage est fait de types et que par là il assigne les choses et les gens à ces types, parfois jusqu'à des stéréotypes. C'est le rôle social – et même policier – du langage. La stratégie particulière de Bessette est de faire jouer le langage avec lui-même pour aller contre lui : chaque mot qu'elle utilise est, comme une brique de lego, associé (accouplé) à un autre, puis à un autre encore. Elle le fait à travers des énumérations, des assemblages, mais très loin d'un

style florissant, il n'y a pas chez elle de « belle langue », d'effets de style, d'artifices (de virtuosité gratuite). Sa recherche est celle de la justesse (du sens, des personnes) avec les outils les plus « bruts » du langage : les mots, presque tout seuls. Elle les utilise pour essayer, à partir d'un *type* donné (« institutrice » par exemple), d'établir une image plus juste (humainement, socialement) en ajoutant, soustrayant, accolant d'autres mots, successivement, comme pour modeler dans l'esprit du lecteur l'image qu'elle veut offrir de cette personne, en tentant de l'affiner, par touches successives, de la « cerner » sans l'enfermer.

« Pour dire

L'impensable l'incroyable l'inconcevable

Il va falloir dire l'indicible le surprenant l'étonnant l'étourdissant le jamais vu. Avec les moyens du bord.

Les moyens connus. Les mots connus. »

Avec elle on comprend le défi lancé à l'écrivain : faire avec ce qui existe, toujours. L'écrivain n'invente pas de nouveaux mots (à de très rares exceptions près), il prend ceux qui sont à sa disposition, à la disposition de tous. Bessette ne va pas chercher à produire des phrases nouvelles avant tout. Si elle le fait (et je pense que c'est le cas) c'est en travaillant *avec* et *sur* les mots, presque uniquement avec eux. Ces phrases qui sont si clairement les siennes sont des mots lancés les uns contre les autres, des mots qui s'abîment et se dérèglent entre eux afin de nous dire autre chose que ce qu'ils sont habituellement chargés de nous déclarer.

/

*De:* **Emmanuel Lagarrigue** <emmanuel.h.bessette@gmail.com>

*À:* **Mara Hoberman** <mara.h.bessette@gmail.com>

*Date:* 8 février 2016 à 15:26

*Objet:* **Re: des origines**

« Votre personnage qui refuse de diriger. De dominer.

C'est absurde.

Sans précédent.

L'héroïne est folle. »

/

*De:* **Emmanuel Lagarrigue** <emmanuel.h.bessette@gmail.com>

*À:* **Mara Hoberman** <mara.h.bessette@gmail.com>

*Date:* 8 février 2016 à 15:59

*Objet:* **Re: des origines**

Il y a un lien qu'il faudrait creuser un jour je pense, c'est celui qui existe, j'en suis sûr, entre Bessette et Chantal Akerman. La description absolument sèche et implacable de la vie et de la condition d'une femme à cette époque, bien sûr. C'est le contenu et le rythme de la vie dont elle parle, et elle le dit par le rythme justement, si important, de ces tâches qui rythment la vie. Le style simplifié et dépouillé de Bessette marque très bien la répétition, le carcan, comme les plans d'Akerman montrent comment un dispositif sociétal fige et contraint la vie. Aucune fioriture chez les deux, juste la présentation de ce qui est là, manière de rendre la violence que ce « statut » fait à l'esprit, à la psyché.

« C'est ainsi que se passe une journée.

La journée tire déjà sur sa fin.

Voilà comment le temps s'écoule.

Et la vie passe.

" Si Aline n'avait dit que nous sommes le 28 je ne l'aurais pas su.

Déjà le 28. Encore un mois d'écoulé. Voilà comment s'écoule un mois. "

Les jours sont tous pareils. Surtout pour les ménagères. »

Mais ce n'est pas tout : chez Akerman, dans les premiers courts-métrages par exemple (*J'ai faim, j'ai froid, Saute ma ville*) il y a aussi la folie, la liberté absolue du langage que l'on a chez Bessette, la capacité à s'affranchir des formes établies de la narration pour accélérer le flux des choses, court-circuiter la pensée, faire exploser le sens par des rapprochements directs et inattendus.

/

*De:* **Mara Hoberman** <mara.h.bessette@gmail.com>

*À:* **Emmanuel Lagarrigue** <emmanuel.h.bessette@gmail.com>

*Date:* 8 février 2016 à 21:29

*Objet:* **Re: des origines**

It's amazing that you've just mentioned Akerman. Just this afternoon I was reading *Artforum's* tribute to her and a line from Kathy Halbreich's

remembrance (she commissioned *D'Est* (1993) for the Walker Art Center) struck a nerve. I realize now, thanks to you, that it's because I've been thinking about HB and, the description, applies to her as well:

"... she imagined that her films, like her life, were full of blanks and, consequently, wanting."

So, here we are again, back to emptiness and yearning.

Publié à l'occasion de  
« Quelque chose d'invisible n'en peut plus »,  
premier volet de l'exposition d'Emmanuel Lagarrigue autour d'Hélène Bessette,  
sous le commissariat de Mara Hoberman,  
chez Dilecta – maison et galerie d'éditions  
du 17 mars au 14 mai 2016.

Dilecta – maison et galerie d'éditions  
du lundi au vendredi 14h-19h ou sur rendez-vous  
49, rue Notre-Dame de Nazareth, 75003 Paris  
+ 33 (0)1 43 40 28 10 / [contact@editions-dilecta.com](mailto:contact@editions-dilecta.com)



ÉDITIONS DILECTA